

sur son violon pour le plus effroyable supplice des oreilles corses qui les écoutaient :

—Magdeleine ! Petit Bernard ! là ! là !

Du coup, les violons cessèrent, brusquement. Et sans un mot, sans un signal, les deux hommes et la vieille s'élançèrent vers le mur, l'escaladèrent, laissant les paysans hébétés de ce départ sans cérémonie.

Et une poursuite folle, furieuse, sans merci, commença.

En un instant, Anspach fut au bord du Golo, mais les fugitifs avaient traversé le pont et on les voyait, sur les roches de la rive droite, qui tantôt apparaissaient, tantôt disparaissaient sans jamais se retourner.

Un enfant de sept ans, une jeune fille malade, contre ces deux hommes, la partie n'était pas égale ; la poursuite ne devait pas durer longtemps. Déjà, après une demi-heure, la jeune fille faiblissait, l'enfant se plaignait. Le désespoir seul les soutenait. Autour d'eux, c'était une affreuse solitude, un épouvantable chaos de rochers arides, d'abîmes, de pièges mortels. Plus rien, ni arbres ni arbustes, plus rien que des pierres. Et le soleil, ruisselant sur tout cela, leur brûlait la gorge. Pas une source ! Pas une chèvre ! Pas un être humain ! aussi loin qu'ils regardaient, des pierres !

Il était onze heures du matin.

Jusqu'à ce moment, ils n'avaient rien perdu de leur avance, mais c'était fini. Il fallait se reposer. Leurs pieds étaient enflés et Magdeleine était presque évanouie ; son mouchoir ne quittait plus ses lèvres et, par moments, la torture était si aiguë qu'elle criait.

Au milieu de ces éboulis, où parfois ils étaient à la crête d'un rocher et parfois au bord d'un ravin, ils avaient, du moins, cette chance qu'Anspach ne pouvait les poursuivre à vue, comme il l'eût fait en plaine ou sur une route unie. Le colosse était obligé de s'en fier à son instinct, de se laisser guider par sa fureur, par son désir de vengeance.

—Je ne peux plus ! dit Magdeleine.

Et elle tomba.

Bernard s'agenouilla auprès d'elle.

Lui-même haletait, demi-mort. Toutefois l'horreur qu'il avait d'Anspach fut plus forte que son anéantissement.

Il embrassa la jeune fille :

—En me traînant aux alentours, je trouverai peut-être un abri. Ces roches sont pleines de grottes, de cavernes, nous nous y cacherons.

—Va, et que le bon Dieu te protège. . .

Il revint au bout d'une heure.

—J'ai trouvé un abri. Peux-tu te traîner ? . .

—J'essayerai.

Elle y réussit. L'espérance lui redonnait des forces.

—Ils auront perdu nos traces... ou bien ils ont eu peur de s'égarer... Ils ont peut-être regagné le village. . .

Magdeleine ne répondit rien. Elle savait qu'Anspach n'abandonnerait pas la partie si facilement.

Au milieu des roches, Bernard avait découvert une ouverture étroite dans laquelle il s'était glissé ; c'était l'entrée d'une grotte qui allait en s'élargissant et qui prenait jour, au fond, par une sorte de cheminée formée dans un éboulis de roches. La cheminée montait jusqu'au plateau où, tout à l'heure, les fugitifs s'étaient arrêtés, anéantis. En bas de l'ouverture, c'était la roche nue, glissante, à pic, descendant vers un abîme noir au fond duquel régnait un silence de mort. Depuis longtemps, le roulement du Golo ne s'entendait plus. Où étaient-ils ? dans quelle partie de cette effrayante solitude ? Ils ne savaient. Non loin d'eux, hors de portée de leurs mains et tombant en face, dans les profondeurs noires, un mince filet clair d'une cascade. Elle murmurait doucement, avec une sorte de petit gazouillis, mais l'abîme était si profond qu'elle s'y perdait et qu'on ne l'y entendait plus.

—Restons là ! dit Bernard.

Et tous deux, assommés par la fatigue, s'endormirent.

Combien de temps avaient-ils dormi ? La journée tout entière ou simplement une heure ?

Ils ne pouvaient guère s'en rendre compte. Il faisait grand jour encore. Était-ce aujourd'hui ? Était-ce le lendemain ?

Ils étaient reposés. Leurs pieds allaient mieux.

Mais ils avaient soif, ils avaient faim.

Bernard ne se plaignait pas, dans la crainte d'attrister Magdeleine, et Magdeleine resta souriante, en dépit de ses souffrances, pour ne point attrister Bernard.

Ils n'avaient pas de quoi manger. Et entre leur soif ardente et cette jolie cascade aux eaux si claires, si froides, si pleines de tentations ; entre leurs lèvres et cette volupté de boire, il y avait l'abîme.

—Je vais sortir, dit Bernard, je vais remonter là-haut et je tâcherai de trouver... un peu d'eau... j'ai bien soif. . .

Ce fut sa seule plainte.

Mais au moment où il se disposait à franchir l'étroite ouverture

la jeune fille l'arrêta. Elle levait la tête et semblait écouter. Bernard lui-même tout à coup resta immobile. La grotte, sous des rafales venues d'en haut, recevait un peu de fumée. Il y avait donc un être humain, bandit ou berger, sur le plateau ? alors, sauvés ?

Ils se regardèrent. Ce regard voulait dire :

—Sauvés, si ce n'est pas Anspach lui-même !

—Je vais tâcher de m'en assurer, dit l'enfant.

—Prends garde !

Il rampa au travers des éboulis, grimpant par les étroites inter-
valles libres que laissaient les rochers dans cette cheminée. Il eut la chance de ne faire rouler aucune pierre sous ses pieds, ce qui eût donné l'éveil. Quand il fut près du plateau, il hasarda la tête, au ras du sol : parmi les blocs de granit, un feu était allumé là. Bernard reconnut le campement d'Anspach et frémit de la tête aux pieds. Il disparut, mais il ne redescendit pas. Les havresacs des trois vagabonds étaient là. Mais les vagabonds n'y étaient pas, et Bernard avait soif, Magdeleine avait faim. Est-ce qu'il ne trouverait pas, dans ces havre-sacs, de quoi boire et de quoi manger ?

Il remonta, hasarda de nouveau un œil.

Non, rien, décidément. . .

Les vagabonds cherchaient sans doute aux alentours et revendraient là, tout à l'heure, pour y passer la nuit.

Le jour baissait. Il pouvait être sept heures, Bernard et Magdeleine avaient dormi tout l'après-midi. Avec la nuit, Anspach allait reparaitre.

Il rampa jusqu'au havre-sac de Lüber. C'est Lüber qui est chargé des provisions. Il en retire du pain, une gourde, dans laquelle il entend, quand il l'agite, le glou-glou de l'eau qui va leur sauver la vie. Il ne referme qu'à demi le havre-sac, de manière à laisser croire à Lüber que celui-ci a perdu sa gourde en courant.

Puis il se laisse dégringoler dans les jours des éboulis et retombe auprès de Magdeleine, presque évanouie de terreur en ne le voyant pas revenir. Sur un mot, il lui tend la gourde, avec un sourire :

—C'est celle de Lüber ?

Elle boit. Il boit ensuite. Puis ils se jettent sur le pain, goulument.

Ils ont à peine fini de manger qu'ils entendent en haut des pas, des jurons. Les vagabonds reparaissent. Ils ont perdu la trace des fugitifs. Eux aussi sont brisés de fatigue.

La cheminée sert de conduit auditif à tout ce qu'ils disent ; rien de ce qui se passe sur le plateau n'échappe aux fugitifs.

Lüber a cherché sa gourde, mais de gourde, point. Il jure. Anspach et lui se battent. La vieille gémit, en recevant des horions.

Et Petit-Bernard, sous terre, rit silencieusement.

Bientôt, plus de bruit. Ils dorment. On les entend ronfler.

—Faisons comme eux, dit Bernard. . .

Et imitant la grosse voix d'Anspach et le signal de tous les soirs :

—Demain il fera jour ! . . .

VII

Le lendemain, quand les fugitifs s'éveillèrent, le silence régnait partout. Bernard, en grimpant, s'assura que le plateau était désert. Les vagabonds étaient partis.

Avait-ils abandonné toute poursuite ? . .

Magdeleine secoua la tête. . .

Anspach était parti de bonne heure à travers la montagne, son œil d'oiseau de proie scrutait les moindres coins mais comme il ne connaissait pas le pays, il avait soin de prendre des points de repère qui devaient lui permettre de ne pas s'égarer.

Pendant toute la matinée, ils cherchèrent ainsi.

Vers une heure, après s'être reposés, ils rencontrèrent tout à coup dans un sentier de mulets un Corse en haillons, à fièvre et rude mine, au visage terreux, aux yeux noirs brillants de fièvre ; il avait un fusil à deux coups armé sur son bras, le carnier au côté, avec la poire à poudre. A la vue des étrangers, surpris, il avait mis son fusil en joue. . . C'était un réfractaire, un de ces bandits qui ont fait à la Corse une si étrange célébrité. . . Depuis dix ans, la gendarmerie le recherchait pour cinq meurtres qu'il avait commis par jalousie et par passion. On ne lui reprochait aucun vol.

Il s'appelait Giuseppe. Il avait trente-cinq ans.

Lorsque le bandit eut compris à qui il avait affaire, son fusil s'abaissa. Il se rangea le long du sentier et ôta poliment son chapeau.

Anspach s'arrêta :

—Vous n'avez pas rencontré un enfant et une jeune fille à la poursuite desquels nous courons depuis hier ? . .

—Pourquoi les poursuivez-vous ? dit Giuseppe d'une voix rude.

—La jeune fille et l'enfant m'appartiennent. . .

—Ce sont vos enfants ?

—Non. . .